

Ecrits d'Algériennes et guerre d'indépendance

Témoignages et créations

Christiane CHAULET ACHOUR
Professeur de Littérature comparée
CRTF-EA 1392 UCP

Traiter d'un tel sujet, cinquante années après, n'est ni aisé ni confortable. En effet, le discours le plus entendu sur les Algériennes et la guerre est de déplorer leur maintien en soumission depuis 1962, en projetant les difficultés du présent par un éclairage rétroactif sur leur choix de la lutte pour l'indépendance et, sans toujours l'exprimer, sur le choix de l'indépendance elle-même.

Cette contribution constitue un dossier regroupant des documents à (re)lire de ce que furent les voix/voies féminines algériennes, entre 1954 et 1962 et comment elles ont dû négocier leur place dans la nation émergente, avec stagnations, avancées et régressions comme d'autres groupes de la société algérienne ; par ce dossier donc, mieux contextualiser les œuvres de deux ou trois d'entre elles, privilégiées par une notoriété littéraire¹, qu'on re-convoque chaque fois qu'on évoque ce sujet, en ignorant ces textes. Il semble ainsi qu'on puisse mieux apprécier l'échange fécond entre témoignage et création.

Ce programme ne sera qu'en partie analysé faute de place mais s'appuie – et ce sera le parti pris de l'étude –, sur la conviction de la nécessité de cette lutte pour l'indépendance puisque le colonialisme refusait de baisser les armes. Toute entrée dans la violence est un labyrinthe et un vertige et personne ne s'y engage de gaieté de cœur. Comme l'a magistralement montré Raphaëlle Branche avec l'équipe du documentaire sur « Palestro »², on ne peut comprendre l'entrée en guerre que si l'on accepte de se placer dans la perspective de la longue durée en prenant en compte le parcours colonial depuis ses débuts.

Le premier constat concernant les Algériennes est celui de leur entrée tardive dans l'écriture, due essentiellement à une scolarisation différée et plus parcimonieuse que celle des hommes. Lorsqu'elles écrivent, ce sera dans une société et un temps investis et bousculés par l'Histoire, dans une société algérienne réticente à les accepter dans la sphère publique, dans une société française aussi où la moindre écriture « non engagée »³ de l'une d'elles est interprétée alors comme une victoire sur l'ennemi, à savoir le résistant au colonialisme⁴. Ces brefs rappels, bien connus,

¹ Notoriété qu'il n'est pas question de contester mais qui n'en font pas des porte-parole de toutes les Algériennes et de tous les aspects de cette guerre.

² *Palestro, Algérie, Histoires d'une embuscade*, documentaire écrit par Raphaëlle Branche et Rémi Lainé, France, 2012, 85 mn. diffusé sur ARTE à 22h40 le mardi 20 mars 2012. « Arrimé à l'essai de l'historienne R. B. – *L'Emboscade de Palestro, Algérie 1956*, Colin -, le documentaire s'emploie à démontrer que les événements de Palestro ne procèdent pas de la génération spontanée mais s'inscrivent dans le long temps de l'histoire coloniale en Algérie [...] Une salutaire complexité », *Télérama*, n°3244.

³ Au sens où J-P. Sartre a défini la notion de littérature engagée au lendemain de la Seconde Guerre Mondiale. Cf. le texte très connu, « Qu'est-ce que la littérature ? », *Les Temps Modernes*, 1947. Rééd. dans *Situations II* en 1948 : « Il n'y a d'art que pour et par autrui. » Entre autres formules bien connues.

⁴ En 1959, Assia Djebar qui a publié en 1956, *La Soif*, a été célébrée par toute la presse française, comme "Sagan algérienne". Ce premier roman, on le sait, créa toute une polémique de son non-engagement à l'heure où les jeunes Algériennes « émancipées » étaient plutôt dans les prisons, les maquis et les camps. Cf. sa « justification » dans *Ces voix qui m'assiègent*, A. Michel, 1999, p. 18.

ne sont faits que pour redessiner l'atmosphère d'inconfort qui est celle où les femmes-témoins et les créatrices s'engagent dès lors qu'elles prennent plume ou parole.

Comme les hommes, elles ne peuvent guère échapper à l'Histoire omniprésente pour affirmer leur être au monde et l'existence réelle d'un « patrie » : « nation-Etat ou nation-communauté ou simplement patrie solidairement agissante, et pour cela même "nationale", quelque chose existait qui a permis à l'Algérie de s'opposer, au cours de cent trente ans, à une grande puissance impérialiste et à la forcer, en définitive, à capituler⁵. » Aussi, leur participation à la lutte de libération a été et est encore une référence de légitimité. Cette référence est prégnante dans les trente premières années après l'indépendance pour résister alors non plus au colonialisme mais à une régression de leur statut. Très rapidement, après 1962, les écrits de femmes vont insister sur l'écart entre leur engagement du passé proche et la portion congrue qui leur est réservée dans la société algérienne postcoloniale, ce qui n'efface pas le passé immédiat.

DU CÔTÉ DU TÉMOIGNAGE

La femme militante, la femme combattante : le temps de la guerre

Deux documents sont essentiels à rappeler : l'un, malgré la célébrité de Fanon, assez occulté comme l'essai dont il fait partie : « L'Algérie se dévoile » dans *L'An V de la révolution algérienne*⁶ où il donne aux Algériennes combattantes et à la mutation sociale qu'elles subissent et provoquent à la fois une place importante et éclaire des aspects du processus de libération que les générations suivantes n'oublieront pas. Cet essai, publié en 1959, rassemble des observations et rencontres de l'année 1956. Fanon analyse, en pleine guerre, les modifications profondes de la société algérienne et le rôle incontournable qu'y tient la femme. Il publie un texte de conviction s'appuyant sur une démonstration avec preuves à l'appui. Il entend convaincre pour rallier à la cause algérienne. L'optimisme de son discours participe à la nécessaire mise en place d'images valorisantes pour soutenir aussi le moral des combattants. Le texte même de Fanon est à lire dans son contexte, dans l'effet qu'il exerça sur des acteurs et des actrices de la lutte⁷. Il faut lire les passages percutants sur le port du voile dans l'Histoire de la colonisation, les fantasmes du colonisateur vis-à-vis de la femme arabe interdite puis la nécessaire libération du corps pour entrer complètement dans la lutte.

En 1959, un autre texte est publié, sans audience internationale, et c'est la raison pour laquelle, je m'y attarde plus ; publié dans *El Moudjahid*, organe du FLN à Tunis, il est un témoignage d'une jeune maquisarde, suscité par "ses chefs", Amirouche en particulier. *Le Journal d'une maquisarde* paraît du numéro 44, le 22 juin 1959 au numéro 49, le 31 août 1959⁸. Il commence ainsi : « Lorsque la révolution, en novembre 1954, éclata, j'étais âgée de 15 ans. J'habitais Alger au

⁵ Mostefa Lacheraf, *L'Algérie, nation et société*, Maspero, 1965, introduction.

⁶ F. Fanon, *L'An V de la révolution algérienne*, Maspero, 1959, réédité sous le titre *Sociologie d'une révolution*.

⁷ Cf. témoignage de Safia Bazi lors de la Rencontre Internationale F. Fanon, Alger, Riadh el Feth, décembre 1987 : son étonnement heureux lorsqu'elle lut en prison cette analyse des étapes d'un engagement qu'elle avait cru personnel, amplifié dans une analyse faite par un homme et qui plus est Martiniquais d'origine ! (notes personnelles).

⁸ - Anonyme, *Le Journal d'une maquisarde, El Moudjahid*, été 1959, Alger, SNED, 3 tomes. Republié dans *El Djezaïria*, Juillet 1982.

quartier Belcourt et je venais de quitter l'école après avoir passé les épreuves du CEP. »

Le récit suit une chronologie : début du militantisme, émotion du premier jour d'action et de risque (ici, un transport d'armes), arrestation et sévices racontés avec réserve, précision et sobriété ; montée au maquis ; organisation des maquisards et contacts entre infirmières ; activités dans les villages : sous nos yeux se déploie la chronique passionnante lue tant de fois depuis ; elle montre combien les villageoises et les militantes des villes ont été actives quotidiennement et ont constitué l'épine dorsale de cette guerre populaire. Ce récit raconte aussi le travail plus spécifique de ces infirmières au sein de la population civile : hygiène, puériculture et scolarisation en arabe ; les moments cruciaux : répressions, encercllements. La jeune fille ne veut pas donner d'elle-même une image héroïque mais entend témoigner pour toutes les jeunes femmes qui ont combattu. Elle n'est qu'une « Algérienne comme tant d'autres ». Pour appuyer la véracité de ce qu'elle dit, elle multiplie dates précises, lieux et faits. Ainsi, lorsqu'elle est arrêtée fin 1956, elle a 18 ans : après deux mois d'interrogatoire à Sidi Ferruch, elle est hospitalisée à Beni Messous. Dès sa sortie de l'hôpital, début 1957, elle rejoint le maquis. Après 13 mois de service dans la Wilaya 4, elle est affectée à la Wilaya 3 sous les ordres d'Amirouche ; elle y reçoit une formation d'infirmière. La narratrice remonte alors un peu en arrière jusqu'à l'été 57 marqué par la grande réunion des maquisards près de Blida et l'accrochage qui s'en suivit. Une deuxième grande réunion à Palestro en octobre 1957 souligne la prise de conscience du rôle de la femme algérienne dans la lutte nationale. Son séjour au maquis est ponctué par les assauts de l'ennemi, les soins aux blessés, le transport des médicaments, les réunions avec les chefs, l'instruction des femmes dans les villages et les dechras, les rencontres avec d'autres maquisardes. La description des lieux est allusive, sommaire : ce qui importe ce sont les rapports humains, hommes et femmes, combattants et civils. Des figures exemplaires se détachent auxquelles la jeune maquisarde rend hommage : Amirouche, « chef prestigieux » qu'elle admire pour son autorité et son esprit d'organisation, d'autres maquisards et aussi, des maquisardes comme Malika – on reconnaît Malika Gaïd – infirmière exemplaire, morte à l'entrée d'une grotte en défendant ses blessés⁹. Le *journal* rapporte aussi les témoignages de Naïma 20 ans, Malika d'Alger, Chérifa 18 ans, orpheline, Fatiha 16 ans, Zohra dactylo, Sakina, Baya l'étudiante... et la liste continue, témoignant des figures féminines d'une guerre. De régions et de milieux divers, d'éducation différente, toutes sont portées par le même élan, toutes sont "l'Algérie" qui « avec toutes ses fibres, participe à la lutte contre le colonialisme et l'oppression étrangère. » Par petites failles dans un discours "sous surveillance" - l'intériorisation par la récitante elle-même de ce qu'il faut dire et de ce qu'il faut taire et le but de ce « journal » destiné à être publié dans le journal de la résistance algérienne à Tunis - la parole de la jeune femme laisse échapper aussi l'espoir des lendemains : après l'indépendance, continuer à défendre la liberté des femmes et exister autrement que comme « graine de fellaga », selon ses propres termes. S'il avait été plus médiatisé, on pourrait considérer ce récit

⁹ Mohamed Bouchemla écrit à son sujet, *L'Ange de lumière*, ENAL, 1984 (anniversaire du 1^{er} nov.54). Insipide et hagiographique. La légende remplace le document et l'ensemble des procédés permet de "digérer" ce qui est hors des normes et de ne poser aucune question à l'Histoire. Ainsi il reconduit la "légende" de la mort de Malika les armes à la main, accréditée par *le Journal d'une maquisarde* qui dit rapporter ce qui a été raconté par Amirouche et qu'il était aisé de démentir en interrogeant la maquisarde survivante. Ce que j'ai fait.

comme une sorte de récit-matrice organisant les images-clés de la combattante : activité militante, interrogatoires, courage, solidarité, réunions et abris dans les grottes, importance de la formation reçue. Il porte en lui tous les éléments de ce qui sera dit après la guerre et certains auteurs racontant la combattante adoptent les mêmes éléments, ce qui conforte leur véracité factuelle. Récit-matrice aussi plus fondamentalement par le ton qui est le sien : une atonie littéraire, un récitatif, une information : c'est bien là que se justifie notre appréciation de "récit sous surveillance", les chefs dont il est question et l'idéologie qu'ils représentent, orientent le discours ; le récit lui-même a dû être relu avant publication. Il est assez intéressant d'apprendre, grâce à Redha Malek interrogé par nos soins récemment, que ce journal avait été « recueilli » et déposé au *Moudjahid* à Tunis par Assia Djebar, information sur laquelle il faudrait travailler¹⁰.

Pourtant, étonnamment, lorsque la romancière campe Cherifa, dans *Les Enfants du nouveau monde*, ce qu'elle écrit est plus proche de Fanon que de l'atonie de ce « Journal d'une maquisarde ». Cherifa décide d'aller prévenir son mari qu'il est recherché par la police, alors qu'elle ne sort jamais seule et, comme l'écrit Fanon, « apprend à la fois d'instinct son rôle de "femme seule dans la rue" et sa mission révolutionnaire. [...] C'est une authentique naissance, à l'état pur, sans propédeutique. [...] La femme algérienne s'élève d'emblée au niveau de la tragédie¹¹. »

Qu'ils soient hommes ou femmes, les témoins et les écrivains prennent la parole pour faire connaître cette guerre dans sa réalité multiple. Il est certain que le rôle novateur des Algériennes dans la lutte a nourri l'espoir qui fut le leur d'une redéfinition de leurs positions familiales, sociales, culturelles et politiques, après l'indépendance. Cet engrangement, s'il n'a pas porté tous ses fruits, peut encore être ré-activé. Pour cela, comme tous les récits d'après guerre et violence, il faut le sortir des stéréotypes car ils le vident de sa substance subversive et réduisent un bouleversement socio-culturel profond à un patriotisme figé. Les anciennes moudjahidate (combattantes) n'ont pas toujours joué le rôle qu'on attendait d'elles dans une société indépendante et ont souvent été prisonnières de leur image héroïque.

Enregistrer les mémoires

Que les vingt, trente, quarante, aujourd'hui cinquante ans de l'indépendance soient l'occasion de plus de visibilité est dans l'ordre des choses. Ainsi, en 1984, Ali Hamouri, dans le quotidien national *El Moudjahid*, à la date du 1^{er} novembre, donne la parole à d'anciennes moudjahidate : « Elles ont été dépeintes de mille et une manières, avec une débauche d'artifices. En ce mois d'octobre [...] je ne sais trop quelle question poser à cette vieille moudjahida assise à côté de moi dans la kasma FLN d'Ighzer-Amokrane. Comment éviter la langue de bois ? »

Le journaliste demande alors à Yemma Ounissa un poème de ces années de tourmente. Il vient sur ses lèvres en berbère, sans hésitation. Le journaliste traduit :

« Le vent a la senteur des moudjahidine
Ô mon cœur c'est la fraîcheur du musc
Il est le messager d'Amirouche
L'Aïd ne sera pas célébré cette année

¹⁰ En particulier en la confrontant à d'autres témoignages, au roman *Les Alouettes naïves* où sont évoqués les camps de réfugiés à la frontière tuniso-algérienne, au besoin d'Assia Djebar de recueillir des témoignages d'anonymes et non d'héroïnes.

¹¹ *L'An V*, op. cit., p. 32-33.

Comment accomplir le sacrifice
Quand nos frères sont morts au maquis ?

Il est mort trop jeune
Et il est resté sans sépulture
Les hommes sont traqués par les roumis
Et ce sont les femmes qui enterrent
Le ramener est au-dessus de mes forces
Mais puis-je abandonner mon frère bien-aimé ?

Il est mort trop jeune
Et il n'y a ni prières ni obsèques
Les hommes sont pourchassés par la France
Et ce sont les femmes qui enterrent
Le ramener est au-dessus de mes forces
Mais puis-je abandonner mon fils chéri ? »

Le poème libère les souvenirs : les femmes enterraient, elles étaient aussi les ombres protectrices des combattants, celles qui « les aidaient à tenir. » Une autre femme prend alors la parole : « Jamais la femme n'a été autant respectée, valorisée que pendant cette dure période. » Une autre est silencieuse : « le maxillaire droit complètement déformé, creusé d'une profonde cavité, le visage de Ouardia Tagueb portera à jamais le stigmate de l'horreur. »... Ce portrait collectif se termine par Ouardia Haroun dont la maison a abrité des responsables, le 20 août 1956, pour le Congrès de la Soummam. Ces évocations, pétries de vécu, de souffrance et d'espoir, ne peuvent laisser indifférent. Mais elles ont les limites de leur contexte de publication et pour nourrir la mémoire, doivent être reliées aux études historiques et à d'autres témoignages.

Pour compléter ce dossier et toujours nuancer les appréciations sur la femme militante et combattante, il est utile de travailler sur un documentaire très intéressant sur le combat qui fut le leur. Elles ont été médiatisées, de façon inattendue, par un court métrage projeté à la télévision nationale (chaîne unique) le 1^{er} novembre 1985, *Barberousse, mes sœurs*. Habités au ronronnement patriotico-frileux de la télévision, les téléspectateurs découvraient (ou retrouvaient), bouleversés, ces femmes qui ont fait une partie de l'Histoire algérienne. L'idée de ce court métrage était celle d'Hassan Bouabdellah et de Mouzaoui qui avaient su l'indignation que le film de Hadj Rahim, *Sarkadji* (sur le quartier des condamnés à mort de la prison de Barberousse) avait soulevée chez ces anciennes moudjahidate. Elles estimaient qu'il était inconcevable que soit tue, à ce point, la présence de femmes dans le quartier des condamnés à mort. *Barberousse, mes sœurs*, était un film "Droit de réponse" : les anciennes détenues ont été conviées à une séance de projection du film dans une salle publique d'Alger et ont accepté que le débat soit filmé. C'est ce débat qui est la matière du second film. Réalisé en moins d'un mois, son succès immédiat a étonné les réalisateurs et les "actrices" ! Il a été visionné de nombreuses fois, dans des salles de quartier, dans des lycées, dans des manifestations diverses provoquant, chaque fois, des débats passionnés auxquels les moudjahidate présentes ne se dérobaient pas.

On comprend mieux, lorsqu'on connaît ces documents qu'aux élections législatives de décembre 91, les candidates aient fondé leur légitimité sur les « idéaux de novembre » : contrairement aux hommes, ce n'est pas, dans la bouche de la plupart

d'entre elles, une expression fossile, elles lui donnent un contenu : « état démocratique, société de progrès et de justice sociale, une société fondée sur la citoyenneté de l'individu, sur l'égalité en droits et en devoirs. » Dans cette continuité, elles combattent les dispositions discriminatoires des lois, comme l'expose Nadja Bouzeghrane dans l'article qu'elle leur consacra alors¹².

La participation des Algériennes à la libération du pays est un fait connu mais insuffisamment informé et exploité : discours fossilisés ou propositions prospectives se livrent combat. Comment faire la part des choses ? Comment cerner ces représentations des fidayate et moudjahidate (militantes des villes et maquisardes) pour enrichir l'Histoire et en extraire le maximum de subversion ? Il faut revenir aux textes pour analyser ces "couches" successives d'images... L'objectif n'est pas, en 2012, d'évoquer les combattantes en un chant nostalgique stérile mais de retrouver le ferment qui fait lever les luttes, l'étincelle qui déclenche le processus libérateur quand il sommeille ou s'ankylose. Comme l'écrivait Cahina Bari, vingt ans après l'indépendance : « Aujourd'hui aucun débat sur les questions sociales et familiales ne peut se faire valablement sans renouer avec tout ce que la lutte de libération nationale avait créé de nouveau et de prometteur¹³. » Doit-on déclarer cette mémoire périmée et passer à autre chose ou peut-elle être encore sortie de l'oubli et travaillée ?

DU CÔTÉ DE LA CRÉATION

Poèmes et nouvelles

La période de la guerre est une période où les genres courts s'imposent : les femmes s'illustrent dans les poèmes et, à l'immédiate indépendance, dans de nombreuses nouvelles qui forment l'humus, en quelque sorte, de l'émergence d'un récit national, encore en cours de constitution.

Deux anthologies, trop vite oubliées alors qu'elles sont des documents de première main, nous introduisent à la parole poétique des femmes : *Espoir et Parole* de Denise Barrat¹⁴ est la première anthologie des poèmes algériens de la guerre, tout à fait centrale et novatrice pour notre sujet avec 21 poèmes de femmes sur 81 recensés et sept noms de poétesses ; *Diwan Algérien* de Jacqueline Lévi-Valensi et Jamel Eddine Bencheikh¹⁵, la seconde qui reprend les mêmes poétesses en une présentation personnalisées. Ces poèmes forcent les portes de l'émotion et expriment la réalité de la lutte, celle de l'emprisonnement, de la solidarité de la vie des détenues, des transferts disciplinaires, durement ressentis, des procès et des jugements, des condamnations, des exécutions, de la torture. Pour celles qui ont survécu, c'est le réapprentissage de la vie. Djamilia Amrane évoque : « Nos rires forcés / Qui veulent oublier les morts¹⁶ » ; quant à Anna Greki, la stature poétique

¹² Nadja Bouzeghrane, « Moudjahidate/Candidates - La symbolique de Novembre », *El Watan*, 17 décembre 1991. Cf. aussi, en 1997, Djamilia Sahraoui, *La moitié du ciel d'Allah*, film documentaire, avec un regard très intéressant sur le passé de lutte et l'intervention de moudjahidate et de fidayate.

¹³ Cahina Bari, "La guerre de libération et la famille algérienne, la longue marche.", *El Djezaïria*, N° spécial pour les vingt ans de 1962, 1982.

¹⁴ Denise Barrat, *Espoir et parole, Poèmes algériens*, Seghers, 1963.

¹⁵ Jacqueline Lévi-Valensi et Jamel-Eddine Bencheikh, *Diwan algérien*, Alger, SNED, 1967. Anthologie sur une période plus large, de 1945 à 1965 et en langue française.

¹⁶ In *Espoir et parole*, op. cit., « Sept années de guerre », p. 201. Djamilia Amrane, historienne : *Algériennes dans la guerre*, Paris, Plon, 1991 et *Femmes au combat, La guerre d'Algérie (1954-1962)*, préface d'André Mandouze, Alger, Rahma, 1993.

la plus forte de cette période, elle s'adresse à la liberté retrouvée, en termes saisissants :

« Nos morts qui t'ont rêvée se comptent par milliers
Un seul aurait suffi pour que je me rappelle
Le tracé des chemins qui mènent au bonheur
[...]
Le ciel indépendant ne parle qu'au futur
Il nous reste à présent l'énergie de l'espoir¹⁷ »

Après l'indépendance, une littérature sociologiquement intéressante mais esthétiquement variable revient sur la guerre. Parmi les nouvelles, fort nombreuses, certaines méritent d'être sorties de l'oubli par leur atypisme dans le discours habituellement tenu. Toutes publiées dans la presse, elles ont rarement été reprises dans un ouvrage édité. Ce sont les nouvelles de Zehor Zerari, publiées entre 1964 et 1971¹⁸ : elles transmettent avec une grande sobriété et une rare violence – parce que la matière elle-même est violence –, les traumatismes de la guerre et le rôle des femmes. En 1974, Fatiha Aboud dans *Allia* évoque l'arrestation et la torture d'une maquisarde, faisant alterner ces deux "séquences" de la vie de la jeune femme en une construction haletante forte, "chutant" malencontreusement sur une conclusion patriotique et langue de bois¹⁹. En 1976, Yamina Mechakra²⁰ publiait une très belle nouvelle lyrique, *L'Eveil du mont*. En 1977, Fatiha Mendès²¹ campe sur le port de Ténès, une "femme sauvage" au corps d'homme mais au très beau visage, devenue folle après une confusion d'événements tous liés à la guerre. C'est bien cette perte de raison que met en scène Myriam Ben, en 1974, dans « Nora », la paix revenue : « Comme tout était facile quand nous croyons que tout serait facile après ! [...] Comme si, à un certain degré du fond touché, on pressentait qu'on avait perdu là une certaine langue commune avec les autres²². »

La plupart de ces textes n'ont été disponibles que dans la presse – de ce fait, ils furent très lus –, mais sont retombés dans l'oubli : ils font pressentir l'intensité du fait raconté et choisissent des transgressions qui savent traduire l'innovation de l'engagement féminin.

Lendemain qui déchantent ?

Il a fallu du temps pour que la plupart des actrices sortent du silence, non seulement parce qu'elles ne retrouvaient plus une fraternité avec leurs camarades de combat mais parce que les femmes qui les voyaient « revenir » à la vie « normale » ne les reconnaissaient plus comme leurs. Très tôt, dans le recueil publié après sa mort, Anna Greki exprimait cette déception sans détour :

« L'indépendance au chant du coq où l'as-tu mise ?
Tu veux saigner la grenade avec un couteau
Plonger chaque cervelle dans un bain de sel

¹⁷ « Juillet 1962 », in *Temps forts*, Présence Africaine, 1966, p. 9-10.

¹⁸ - Zehor Zerari, *Un dimanche à Alger (Révolution africaine)*, n°63, 11/04/64) ; *Fait divers (Algérie Actualité)*, n°211, 2/11/69) ; *Mine Djibalina (Algérie Actualité)*, n°223, 25/01/70) ; *Quand le Meddah se rappelle (Algérie Actualité)*, n°282, 14/03/71).

¹⁹ - Fatiha Aboud, *Allia*, *El Djezaïria*, n°41, 1974.

²⁰ Yamina Mechakra, *L'éveil du mont*, *Algérie Actualité*, 1976.

²¹ - Fatiha Mendès, *L'explosion*, *El Moudjahid Culturel*, 1977.

²² - Myriam Ben, *Nora*, *El Djazairia*, n°48-49, 1976. Reprise dans son recueil *Ainsi naquit un homme*, Alger, La Maison des livres, 1982.

Que l'herbe qui y pousse reste à ras de peau
Quel est ce peuple roi ce chien que l'on musèle ?
La misère qui hurle a encore du talent²³ »

Si le discours dominant a fait peser sur la liberté de la parole et de la mémoire tout son poids de censure, on peut penser que la littérature, et particulièrement les romans ont apporté ce plus qui fait que le réel est dépassé pour éclairer la complexité d'une lutte. Toutefois, comme on l'a remarqué précédemment pour les nouvelles publiées après 1962, les œuvres de célébration – celles qui confortent ou ne dérangent pas le discours peu à peu construit par le pouvoir sur ces années de guerre –, sont les plus nombreuses et ont envahi les librairies du pays, détournant les générations de jeunes de toute lecture de la guerre se réduisant au destin d'un peuple héroïque... sans peur ni reproche !

Dans la littérature masculine, qu'elle soit de célébration ou de questionnement, les femmes actives, militantes, combattantes sont étrangement absentes ou peu représentées sauf Arfia de *La Danse du roi* de Mohammed Dib : la combattante marginalisée est en complète discordance avec sa société et tient des propos d'une sombre lucidité sur ces lendemains qui grincent et qui excluent ceux et celles qui ont combattu pour la libération.

Après octobre 1988 et la décennie noire, les romanciers vont se positionner différemment par rapport à ce personnage et mettre en scène des images d'anciennes militantes qui ne se taisent plus après octobre 1988 comme le font, en arabe, Abdelhamid Benheddoug dans *Je rêve d'un monde* (1997) ou, en français, Aïssa Khelladi dans *Rose d'abîme* (1998).

Mais ce sont surtout les récits de femmes qui mettent en scène les femmes et laissent échapper, même lorsqu'elles appartiennent au discours de la célébration, on l'a vu précédemment avec les nouvelles, une part de cette féminité comme élément incontrôlé et porteur de déplacement. La participation à la lutte est, avec elle, le signe annonciateur d'une libération. Deux récits sont à retenir moins étudiés et connus que ceux d'Assia Djebar²⁴ : ceux de Bediya Bachir et de Yamina Mechakra. Le récit de Bediya Bachir²⁵ écrit en 1960 est beaucoup moins connu. *L'Oued en crue* campe des figures féminines frappantes et, en particulier, la mère de la famille Zerrouk, femme de ménage dans le quartier européen. Sorte de mère courage qui, de décès en injustice arrive, en décembre 1960, aux premières lignes des manifestations populaires des Algériens à Alger aux côtés de sa fille, brandissant le drapeau brodé en cachette, comme tant d'autres femmes. Ainsi, au-delà des désarrois et des dénuements individuels, le récit s'affirme comme le triomphe d'une collectivité. Les longs *zer'arit* que modulent les femmes ne sont là que pour exprimer cette solidarité.

La même année 1979, paraissait le récit le plus fort sur une combattante de la guerre de libération nationale et sur le statut de la femme, *La Grotte éclatée* de Yamina Mechakra qui invente, « la grotte au cœur de cendre et un peu d'amitié. »

²³ Anna Greki, « Les rues d'Alger », in *Temps Forts*, op. cit., p. 79..

²⁴ La place de la guerre de libération dans sa production mérite à elle seule une étude des *Enfants du nouveau monde* en 1962 à *La femme sans sépulture* en 2002. Des articles existent mais il faudrait remettre sur le métier pas mal de choses. Cf. ce que j'avais commencé dans *Noûn, Algériennes dans l'écriture*, Biarritz, Séguier, 1998, p. 105-108.

²⁵ Bediya Bachir (pseudonyme de Baya El Aouchiche, secrétaire de l'Union des Femmes d'Algérie, proche du PCA.), *L'Oued en crue*, 1979. Réédité en France en 1994 sous le nom de Baya Jurquet-Bouhoune.

Si on le lit en ayant en mémoire *Le Journal d'une maquisarde*, nous pouvons toucher du doigt la différence de force entre un témoignage vécu et transcrit et une fiction inventée à distance à partir de documents mais dont l'histoire n'est pas autobiographique. Yamina Mechakra reprend le personnage emblématique pour le récit national algérien, de l'infirmière au maquis, de novembre 1955 à juillet 1962. Le roman est ponctué d'une datation précise découpant le temps en tranches qui correspondent aux chapitres et souvent aux titres mêmes : « Novembre 55 » par exemple. La narratrice a été affectée comme infirmière dans un secteur frontalier de l'est et la progression est chronologique : activités de soins dans la grotte, explosion de celle-ci lors d'une opération, internement de l'héroïne dans un service psychiatrique puis séjour dans un camp de réfugiés en Tunisie et enfin retour en Algérie. Assez sobre sur les difficultés de vie quotidienne, la jeune maquisarde ne s'attarde pas sur cet aspect, alors que l'infirmière de *La grotte éclatée*, en treillis kaki et le crâne rasé, s'interroge : « Faudrait-il me résigner à l'idée d'attendre quelque vérité-peuple, les pieds enterrés dans les godillots puants, le corps enfoui dans l'horrible tenue Kaki-caca, la tête boule-à-zéro, les yeux rouges et les ongles sales ; me résigner, se résigner, résignation, des mots que je déteste²⁶. » La romancière choisit une bâtarde, née et grandi dans la marginalité, écartelée d'orphelinat en orphelinat entre les religions, changeant de nom au gré de sa foi du moment. L'aspiration à la liberté et à habiter son identité de femme plus que son nom, subrepticement entrevue dans le *Journal*, est ici une ligne mélodique forte du récit. Habiter son identité pour cette "bâtarde" n'est plus combat individuel mais immersion dans la lutte collective. Elle trouve dans cet espace de guerre et de fraternité, dans cet espace masculin, l'amour dans plusieurs dimensions et une vraie communion. Elle ne passe pas sous silence l'horreur de la guerre : ce sont ces chairs meurtries où elle doit plonger, ces hommes, blessures béantes qu'elle doit soulager : « je devenais le boucher de mes semblables » ; elle est aussi celle qui les reconforte, qui récite les versets du Coran qu'elle connaît, qui les ensevelit. Elle connaît l'amour au maquis ; elle aura un fils, amputé atrocement. La participation à la guerre lui permet de se reconstruire une généalogie et une lignée et d'être le réceptacle des autres voix de femmes. Histoire de femmes, celle de Rima²⁷, par exemple, qui montre que raconter la lutte ne fait pas oublier les oppressions des femmes. Ce roman de guerre, volontairement énoncé au féminin, dépasse tabous et interdits pour laisser se dessiner les voies du désir et de la liberté. Cette infirmière, seule dans sa grotte, entourée d'hommes, est l'image d'une féminité différente. Le "je" fait place au "nous" et au projet de reconstruction du féminin : « Nous drainerons les écritures pour qu'à travers les roseaux siffle le bonheur. »

POUR POURSUIVRE

Nouveaux témoignages, nouvelles créations

Nous avons remarqué dans nos études antérieures que ce qui distingue l'écriture féminine de la guerre était la place qu'elle fait au sordide, au baroque, à l'interdit sexuel. L'information de base sur la participation à la lutte des femmes est la même entre témoignages et créations, noyau irréductible de la réalité historique : maquis, grotte, infirmière, accrochages, encerclements, arrestations, tortures, soins, alertes ; mais cette base est traitée différemment car d'un côté la subjectivité, l'individualité

²⁶ *La Grotte éclatée*, Alger, SNED, 1979, 175 p. avec une préface de Kateb Yacine, rééd. ENAL en 1986, p. 36.

²⁷ *Ibid*, p. 128 et sq.

secrète et intime est étouffée alors que, de l'autre, elle éclate sous différentes formes. Les créations impriment une force de suggestion et une polysémie qui fait résonner dans l'Histoire nationale, l'Histoire des résistances et luttes des femmes ou de leur aspiration, au moins, à une autre vie. Ces héroïnes de fiction n'auraient pu être totalement inventées : elles prennent racine dans les témoignages. Aussi, on peut se dire que de nouveaux témoignages peuvent encore faire avancer l'écriture de questionnement et obliger à interroger les cinquante années d'indépendance. C'est là l'échange fécond entre le document et l'imaginaire, le second puisant son authenticité dans les éléments du premier, le premier trouvant sa pérennisation dans la mise en œuvre du second. Quelques exemples de publications de ce début du XXI^e siècle peuvent marquer une nouvelle étape dans la sortie du silence ou de l'anonymat.

Autour du viol et de la violence faite au corps des femmes, Louissette Ighilahriz a levé le tabou en 2001²⁸, mettant en application ces vers d'Anna Greki, en 1963 :

« Ils m'ont dit des paroles à rentrer sous terre
Mais je ne tairai rien car il y a mieux à faire
Que de fermer les yeux quand on ouvre son ventre²⁹ »

Toujours du côté de la torture, des relations familiales (père, frère, sœur, mère), le téléfilm de Caroline Huppert, *Pour Djamila*, d'après *Djamila Boupacha* de Simone de Beauvoir et de Gisèle Halimi, peut provoquer une création littéraire à partir de cette belle fiction-document cinématographique³⁰.

Le duel Danielle Michel-Chich/Zohra Drif peut donner l'idée de revenir à cette douloureuse question des actions terroristes dans les villes, vues de part et d'autre des deux communautés³¹. Enfin, des témoignages longtemps attendus dépoussièrent la photo sépia de la combattante et de la militante droites dans leurs bottes pour penser à des créations débusquant la complexité sous le monolithisme de l'engagement³².

Des écrivaines ont déjà soulevé les voiles de l'indicible et du débat et ont porté leur contribution à ce lourd dossier : Maïssa Bey, Salima Ghezali, Souad Labbize, Malika Mokeddem, Keltoum Staali. Du témoignage à la création, le relais est pris et doit encore être enrichi.

Résumé - Cette contribution qui porte sur les écrits des Algériennes et la guerre d'indépendance s'intéresse à l'interaction témoignage/création. Elle constitue pour ce faire un dossier qui comprend, du côté du témoignage, quatre documents, deux de la guerre et deux de la post-indépendance ; du côté de la création, un regard sur les genres courts que sont le poème et la nouvelle et une étude de deux récits d'Algériennes sur la guerre. Elle s'interroge, en conclusion sur l'émergence prévisible de nouvelles créations à partir de l'ouverture des mémoires et de leurs expressions écrites et cinématographiques.

²⁸ Louissette Ighilahriz, *Algérienne*, récit recueilli par Anne Nivat, Fayard/Calmann-Lévy, 2001. Voir aussi compte-rendus de presse au procès d'Aussaresses.

²⁹ « Avec la rage au cœur », *Algérie capitale Alger*, Tunis, JP. Oswald, 1963, p. 23.

³⁰ Téléfilm, France 2011 d'après le livre cité. Diffusé sur la 3, le 20 mars 2012, *Télérama*, n°3244.

³¹ Danielle Michel-Chich, *Lettre à Zohra D.*, Gallimard, 2012. Forum débat co-organisé par Marianne-France Inter-El-Khabar qui s'est tenu à Marseille les 30, 31 mars et 1er avril 2012 sous le thème « La guerre d'Algérie, cinquante ans après », sur le colloque de Marseille en avril 2012 : *Réponse de Zohra Drif à Danielle Michel-Chich une de ses victimes de l'attentat du Milk Bar*. Relire de Zohra Drif, *La mort de mes frères*, Maspero, 1960.

³² Hafida Ameyar, *La Moudjahida Annie Fiorio-Steiner – Une vie pour l'Algérie –* (entretien), imprimé et édité à Alger par l'Association Les Amis de Abdelhamid Benzine, 2011.